

La nouvelle artistique

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE LYON.
DU 24 FÉVRIER AU 31 JUILLET.

Indian Highway IV.

Commissaires de l'exposition : Julia Peyton-Jones, Hans-Ulrich Obrist, Gunnar B. Kvaran, Thierry Raspail.

scène INDIENNE

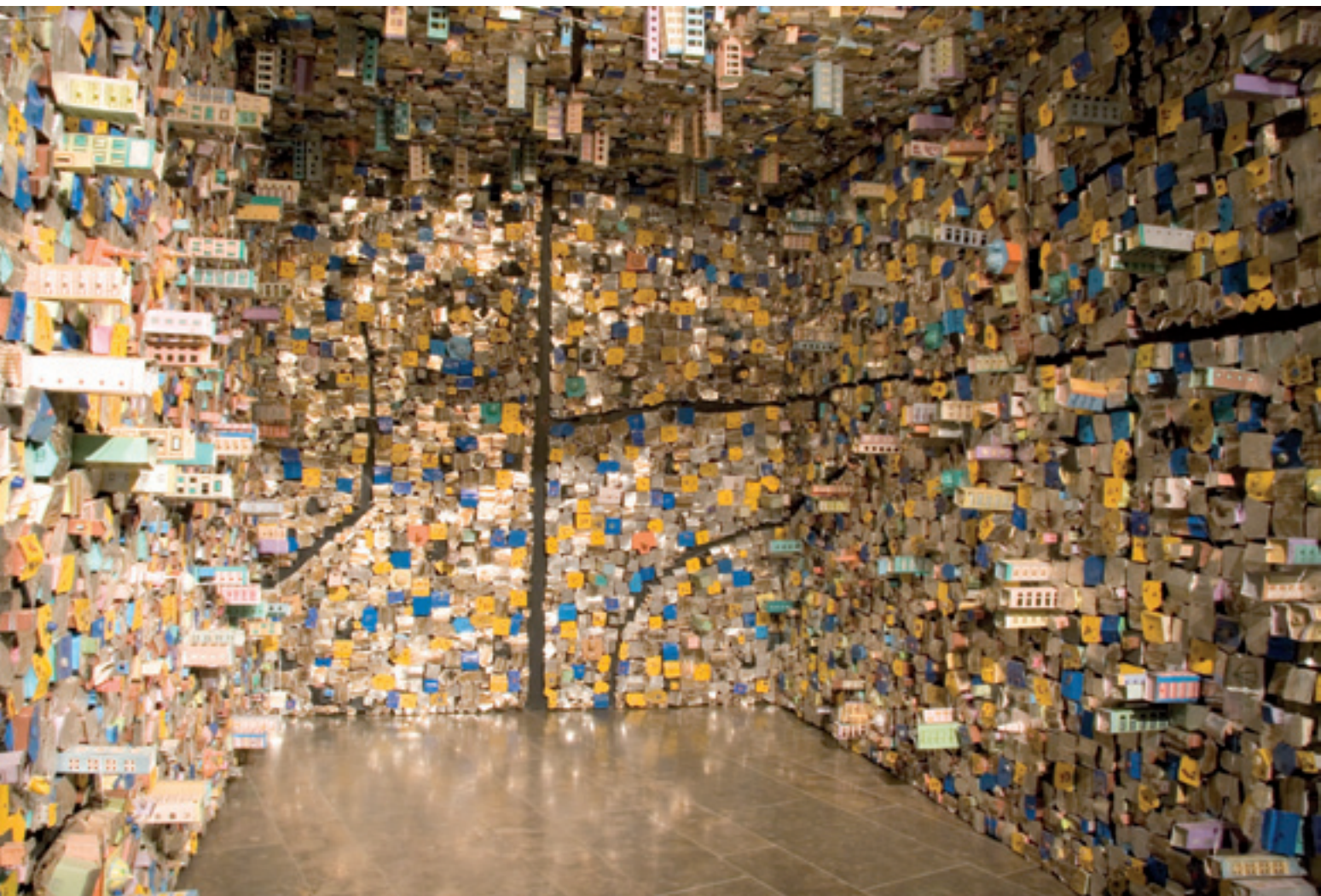
PAR ALEXANDRA FAU



Raqs Media Collective.

Steps Away From Oblivion.

2008, vue de l'exposition « Indian Highway »,
Serpentine Gallery,
Londres (10 décembre 2008 – 22 février 2009).



Hema Upadhyay.

8 feet x 12 feet.

2009, plaques d'aluminium, assiettes en plastique, émail, etc., 11 panneaux 255 x 135 cm.

Courtesy Chemould Prescott Road, Bombay.

Après Londres, Oslo, Herring, c'est à Lyon d'accueillir l'exposition « Indian Highway » conçue initialement par les commissaires Julia Peyton-Jones, Gunnar B. Kvaran et Hans Ulrich Obrist de la Serpentine Gallery de Londres.

Pour sa quatrième étape, « Indian Highway » présente une nouvelle mouture orchestrée par le directeur du musée d'Art contemporain de Lyon, Thierry Raspail. Le concept de cette exposition itinérante repose sur un système savant de phénomènes en chaîne, ou de concaténations, au cours desquels le projet évolue, se transforme et s'enrichit. Il n'est plus question de créer un événement qui serait le fait d'un commissaire unique imposant sa vision dogmatique, mais bien la somme de différentes approches curatoriales. La dernière Biennale de Lyon « Le Spectacle du quotidien » (2009), confiée

par Thierry Raspail à Hou Hanru, rejoignait cette idée d'une exposition qui ne serait pas une fin en soi, mais au contraire, un propos mouvant ouvert aux flux et aux controverses. Comme l'artiste le fit avant lui, le commissaire se voit désormais contraint de partager son autorité plutôt que d'imposer une exposition « clé en main ». Le concept de l'exposition ready-made vivrait donc ses dernières heures. Selon le principe du *work in progress*, les différents commissaires de l'exposition itinérante « Indian Highway » sont invités à modifier la sélection initiale des artistes offrant ainsi leur propre regard sur la création émergente indienne. Mais cela saurait-il éviter l'écueil de ces expositions savamment orchestrées par des commissaires de renom ou bien des collectionneurs avisés – le publiciste Charles Saatchi en tête avec l'exposition du Tri Postal à



Ravi Agarwal.

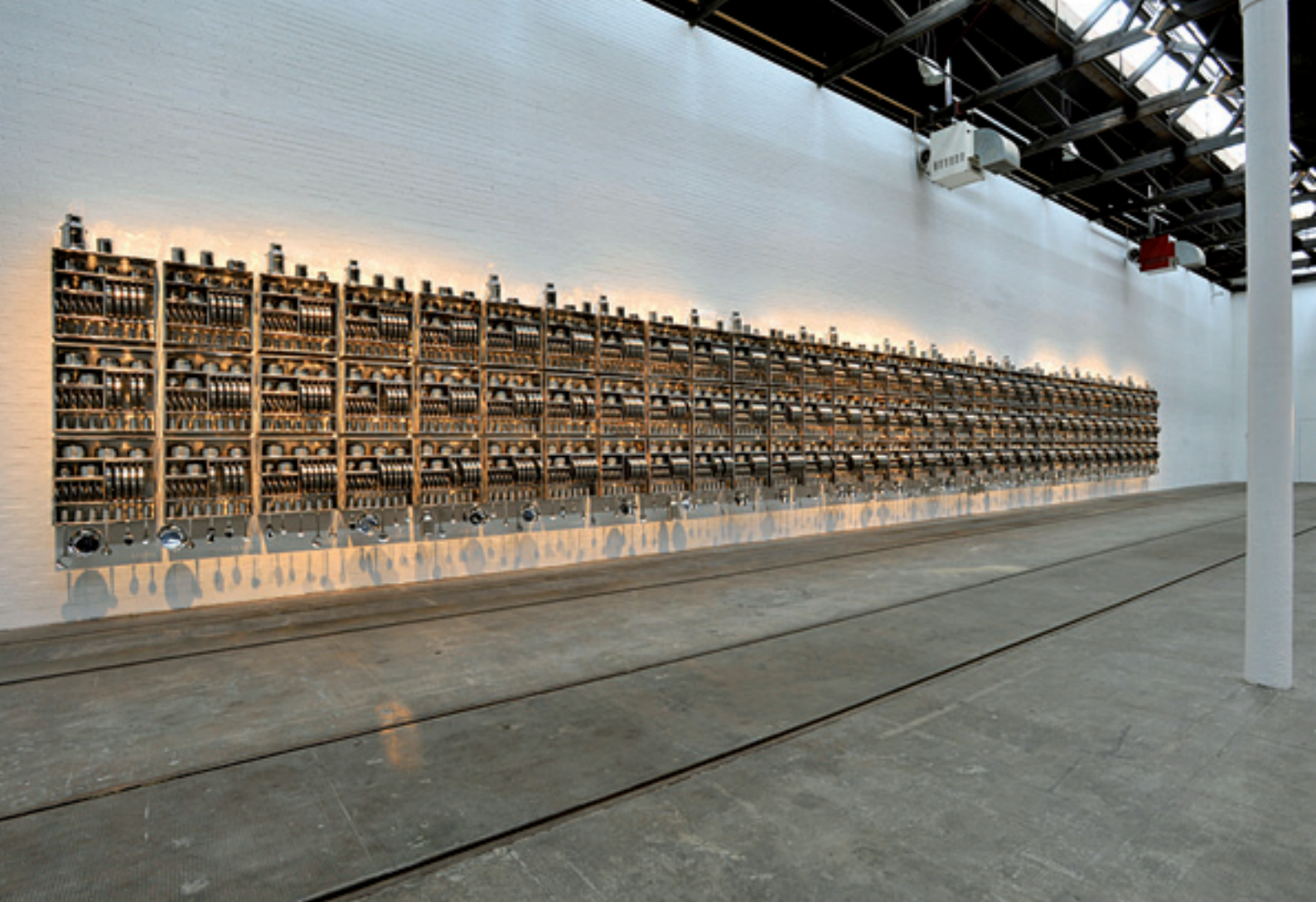
Debris I.

2007, C-print, 76 x 102 cm.

Courtesy de l'artiste.

Lille – destinées à alimenter l'industrie culturelle et offrir un nouvel eldorado aux grandes fortunes? Quelles que soient les intentions, c'est l'occasion de découvrir ou redécouvrir des artistes engagés découverts lors de l'exposition «Indian Summer» à l'Ensbà à Paris en 2005. L'artiste Hema Upadhyay (née en 1972 à Barodal) reprend le principe d'accumulations de morceaux de voitures recyclées dont elle réalisa l'impressionnante maquette (7,60 x 4,60 m) d'un bidonville (*Dream a wish, wish a dream*, 2006, collection Claude Berri). Son travail ne parle pas de l'inégalité sociale mais plutôt de la coexistence de différentes classes au sein d'une même communauté. En dépit du chaos généralisé, l'environnement composé de plaques d'aluminium et d'assiettes en plastique grossièrement assemblées dans *8 feet x 12 feet* (2009) donne vie aux aspirations et aux

vies rêvées, à ces «petites villes dans la ville» qui seraient autant de «chez-soi». Ces bidonvilles sont l'expression de microcosmes sociétaux marginalisés par la modernisation. De même, les matériaux pauvres (en barils d'essences ou en tôles ondulées) des installations de Sheela Gowda servant d'abris de fortune à la main-d'œuvre émigrée rappellent le lourd tribut à payer au développement de l'Inde. Si les photographies (*Debris I*, 2007) de l'artiste engagé Ravi Agarwal créateur de l'ONG Toxics Link dénoncent le déficit criant de politique environnementale dans le pays, le studio Mumbai créé en 2005 par Bijoy Jain (né en 1965 à Bombay) offre en contrepoint un bel exemple de conciliation possible entre modernité et écologie. Cette agence d'architectes récompensée par la mention spéciale du jury à la 12 Biennale d'architecture de Venise entend s'appuyer sur la →



Subodh Gupta.

Take Off Your Shoes and Wash Your Hands.

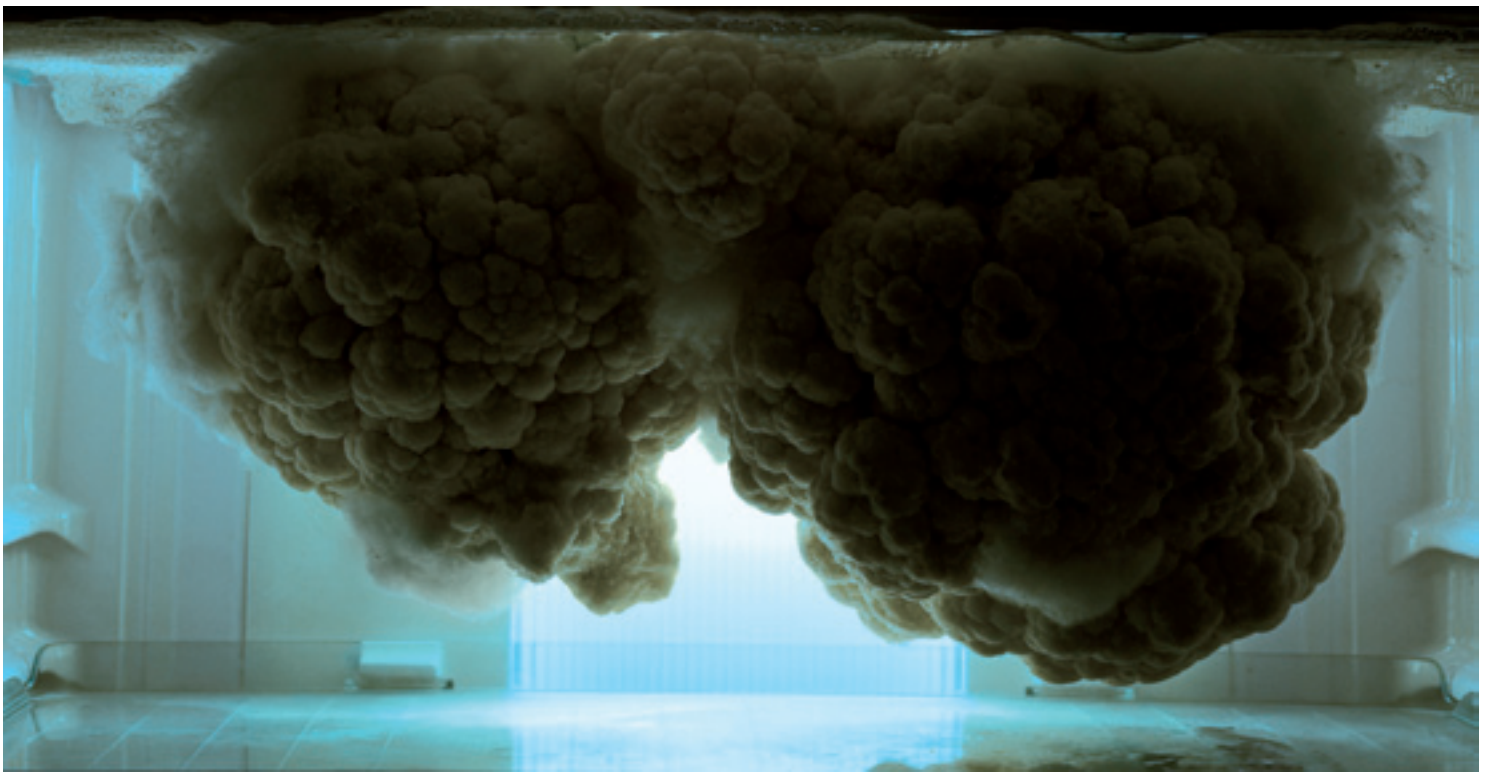
2007, structure d'acier inoxydable et ustensiles de cuisine en Inox, dimensions variables.

Vue de l'exposition «Take Off Your Shoes and Wash Your Hands», Tramway, Glasgow (8 octobre -12 décembre 2010).

Courtesy In Situ, Fabienne Leclerc, Paris.

culture locale et la tradition au service de la modernité. À l'image du corridor *In-between architecture* aménagé dans le cadre de l'exposition «V&A's 1:1: Architects Build Small Spaces» à Londres (2010), le studio Mumbai tire des situations et des objets du quotidien une richesse et une dignité propres. L'artiste incontournable de la scène artistique indienne, Subodh Gupta, né en 1964, partage ce regard prosaïque sur les événements. L'installation *Take Off Your Shoes and Wash Your Hands* (2007) présentée à Lyon décline sur 25 m de long de la vaisselle traditionnelle indienne rutilante selon un principe de sérialité que les minimalistes n'auraient pas renié. L'artiste associe avec talent la culture du ready-made duchampien à la tradition indienne. Le rituel de purification par l'eau demeure très présent notamment dans la scénographie réalisée pour la pièce *Suivront*

mille ans de calme du chorégraphe Angelin Preljocaj où les *jootha*, des éviers, servent à laver à grandes eaux les drapeaux du monde entier. Cependant, cet artiste ne saurait s'enfermer dans cette forte indianisation qui lui est reprochée aujourd'hui. Aussi, Subodh Gupta offre-t-il en contrepoint *Date by Date* (2008), une armoire éventrée débordant de dossiers contenus dans des balluchons rouges, le tout fortement sanglé. Au même titre que les vaisselles usuelles déclinées dans les toiles et les installations de Subodh Gupta, le bindi de feutre est la signature de Bharti Kher (née en 1969 à Londres). Ce motif religieux apposé sur le front de la plupart des hindous est détourné, amplifié, répété jusqu'à l'aporie. L'exposition présente la même imposante sculpture en forme de cœur de baleine bleue – l'un des plus gros animaux au monde – recouverte de bindi →



Ci-dessus : Prajakta Potnis.

Still Life.

2010, impression numérique sur papier archive, 86 x 152 cm.

Courtesy The Guild, Bombay.

Ci-dessous : Thukral & Tagra.

Lets Play Safe - 1.

2007, huile sur toile, 183 x 305 cm.

Courtesy Thukral & Tagra Studio, New Delhi.





N. S. Harsha.

Come Give Us a Speech (détail).

2008, acrylique sur toile, 183 x 1097 cm.

Courtesy de l'artiste et Victoria Miro Gallery, Londres.

de feutre coloré, intitulée *An Absence of Assignable Cause* (2007), que celle présentée au Tri Postal de Lille appartenant à la collection de Charles Saatchi. Le sens du décoratif est aussi pleinement assumé par l'artiste Sumakshi Singh (née à New Delhi en 1961) qui développe des micro-environnements venus se nicher dans les anfractuosités des murs du musée, laissant jaillir tout un univers de couleurs minérales. Avec son œuvre *Come Give Us a Speech* (2008), N. S. Harsha (né en 1969 à Mysore) transpose quant à lui l'héritage des miniatures anciennes dans de grandes peintures acryliques (182,8 x 1097,2 cm) animées de scènes savoureuses où l'orateur est tour à tour un Indien, un cosmonaute ou le dieu Shiva en personne. Sur un mode mi-burlesque, mi-terrifiant, l'artiste Tejal Shah (née à Bhilai en 1979) livre sa propre vision des expériences menées par le neurologue

Jean-Martin Charcot sur l'hystérie à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris au milieu du XIX^e siècle afin de faire accepter la folie comme une maladie. Dans la série d'autoportraits «*Hysteria: Iconography from the Salpêtrier Series*» (2007-2009), l'artiste s'inflige les mêmes sévices subis par les cobayes soumis aux expérimentations électriques de Duchenne de Boulogne. Cette série rejoint l'esprit de son travail mené contre la marginalisation sexuelle qu'elle s'est évertuée à bafouer en faisant rejouer des films populaires indiens par des acteurs travestis. La courte vidéo *Laughing in a Sine Curve* (2008) d'Abhishek Hazra (né en 1977 à Kolkata), durant laquelle le personnage passe par tous les états émotifs, du rire aux pleurs, suggère une même inadéquation avec la société. Le rire considéré par Bergson au début du XX^e siècle comme un phénomène mécanique renvoie



à la déshumanisation d'une image, déjà très graphique. Le léger décalage existant entre le son et l'image concourt à cette vision, comme si l'émotion était surjouée et plaquée sur un visage d'emprunt. Au risque de répondre aux poncifs et aux stéréotypes qui voudraient résumer une œuvre à sa seule indianisation, l'exposition «Indian Highway» tente de saisir la complexité et la fragilité de ce pays émergent en proie aux violentes mutations sociétales. ■

Dayanita Singh.

Dream Villa 11.

2007-2008, papier peint.

Courtesy de l'artiste et Frith Street Gallery, Londres.